

Second degré

Education manuelle et technique

Quelques questions que je me pose à propos de l'E.M.T.

Jusqu'où peut-on aller dans la recherche d'une plus grande rigueur technologique tout en préservant le climat convivial et coopératif de l'atelier, l'appel au libre choix et à la créativité, au tâtonnement expérimental, aux recherches et expressions libres ?

De telles préoccupations sont-elles compatibles avec le style de travail proposé comme modèle par les émissions de la R.T.S. sur l'E.M.T. et défendu par nombre de collègues (issus souvent de l'enseignement technique ou du corps des ex-professeurs de T.M.) ?

Avec, par exemple, la conception selon laquelle un enfant de 6e ne sait ni mesurer, ni tracer, ni couper, ni coller, ni reconnaître sa droite de sa gauche ou le dessus du dessous, etc. et doit en être instruit par des exercices spécifiques et progressifs du type «dictée de traits» (ou méthode Romain en digest (1) ?

Tout cela ne pourrait-il vraiment pas se voir à l'occasion des fabrications elles-mêmes ? Ces dernières ne pourraient-elles remplacer également tous ces «problèmes-poubelle» de niveau maternelle proposés par l'intermédiaire de l'Inspection Générale et d'un éditeur ?

Est-il par ailleurs si délirant de travailler le contreplaqué sans attendre la classe de 5e ou de vouloir faire une boîte en carton sans avoir préalablement fabriqué un objet plat ? Jusqu'à quel point avaliser cette vieille idée de «progression» tenue encore pour si indispensable par beaucoup ? De même jusqu'à quel point n'est pas stéréotypante et sclérosante la notion de «bon geste professionnel» ?

N'assiste-t-on pas à la mise en place de tout un courant qui vise à techniciser de façon outrancière (en multipliant par exemple les documents) des procédés qui s'enseignaient traditionnellement tout simplement de maître à élève ou entre compagnons (par exemple en cuisine, tissage, vannerie, cartonnage, aéromodélisme, cuir, etc.) ?

Et que penser de la conception qui se généralise selon laquelle il n'est ni possible ni souhaitable d'impulser ou de laisser se mettre en place plusieurs fabrications de natures différentes au même moment au sein d'un même atelier sous prétexte qu'on ne peut assurer valablement plusieurs «cours» en même temps ?

Que devient au milieu de tout ceci le souci de motivation de l'enfant ? Est-il bien sûr, qu'à moins d'être bien conditionné à la carotte et au bâton, un enfant sera réellement intéressé par autre chose que la fabrication d'un objet soit utile, soit amusant ?

D'un autre côté, quelle place réserver aux «montages-démontages» ? Quelle place également, à quel moment et de quelle manière pour le dessin technique (une leçon sur la marge, une sur le trait fin, une sur le trait pointillé comme on l'entend trop souvent défendre) ?

Doit-on, par ailleurs, accepter de se couler dans le système des «gammes de fabrication-contrats imposés» ? Si oui, jusqu'à quel point, jusqu'à quand et comment en sortir pour amener les enfants à même de mettre au point leurs propres études de fabrication ?

Et le «bricolage» si décrié, n'avait-il pas, à condition d'être allié à l'esprit de rigueur, à la recherche de qualité et de fiabilité dans la fabrication, une valeur formatrice incontestable ainsi qu'est amené à le souligner Levi-Strauss qui compare la démarche du bricoleur à celle de l'ingénieur ou du savant.

Démarche en tout cas bien supérieure à celle de l'élève-O.S. prié de respecter le «cahier des charges» préétabli par le professeur.

Pour toutes réponses, écrire à Alex LAFOSSE, 69, rue Jean-Jaurès, Coulounièix, 24000 Périgueux.

(1) Note de la rédaction : voir l'appel de M. ROCHARD, Thézou-lès-Béziers, 34490 Muriel-lès-Béziers, concernant la mise en chantier d'un travail sur l'E.M.T. paru en pages roses du n° 7.